

# Linguistique et histoire des Pygmées de l'ouest du bassin congolais

Serge Bahuchet, J.M.C. Thomas

► **To cite this version:**

Serge Bahuchet, J.M.C. Thomas. Linguistique et histoire des Pygmées de l'ouest du bassin congolais. Sprache und Geschichte in Afrika, Hamburg, 1986, 7 (2), pp.73-103. hal-00387547

HAL Id: hal-00387547

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00387547>

Submitted on 17 Dec 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LINGUISTIQUE ET HISTOIRE DES PYGMEES  
DE L'OUEST DU BASSIN CONGOLAIS

par Serge Bahuchet et Jacqueline M.C. Thomas  
C.N.R.S., Paris

TABLE DES MATIERES

1. Introduction
2. Situation linguistique actuelle
3. Situation socio-linguistique actuelle
4. Discussion
  - 4.1. La parenté linguistique
  - 4.2. A quel type de relations sociales peut-on attribuer l'assimilation linguistique?
  - 4.3. Quel contexte économique pour l'assimilation linguistique?
  - 4.4. Problèmes en suspens

Notes

Bibliographie

1. Introduction

L'opinion usuelle veut que les Pygmées d'Afrique parlent la langue des Grands Noirs agriculteurs auprès desquels ils vivent. Alors que leur aspect physique et leur mode de vie tout à la fois les distinguaient de leurs voisins et semblaient confirmer leur unité en dépit de leur très grande dispersion géographique, cette énigme de la langue parlée excita la curiosité et entraîna des débats nombreux sur la langue originelle des Pygmées (Cust 1883, Schlichter 1892, Johnston 1905, Churchward 1905, Meinhof 1906). Cette situation sociologique paradoxale et peu fréquente dans l'humanité fut simplement mise sur le compte d'une évidente infériorité économique.

Le paradoxe est encore plus grand si l'on se tourne vers les descriptions des relations sociales des Pygmées et des villageois. La plupart des auteurs font état de relations de "symbiose" ou "d'asservissement", mais beaucoup font état d'une période proche, concernant en général les grands-parents des Pygmées qu'ils ont rencontrés, où les Pygmées étaient encore libres, sans relations suivies avec les villageois, hormis des échanges furtifs souvent nommés "troc silencieux", sans aucun contact direct (Lang 1919, Vallois 1948, Lalouel 1950, Hauser 1953, Grangeon 1965). Même si le stade du "troc muet" est contesté par certains, les auteurs semblent s'accorder sur un modèle d'évolution générale progressive des échanges: les relations d'échange sont anciennes mais elles sont supposées dès l'origine volontaires certes (Regnault dès 1911) pourtant hautement fragiles, aisément brisées, au gré de la grande mobilité des Pygmées. Ces simples échanges instables ne se seraient transformés que très récemment en attache exclusive et directive de la part des villageois: "quelques décennies auront suffi pour que les Pygmées deviennent les 'clients' des Noirs" (Demesse 1978:133-143; cf. aussi Hauser 1953: 164, "cette situation n'est pas très ancienne").

Il nous semble évident que cette reconstruction historique est incompatible avec la situation linguistique telle qu'elle est décrite: une situation d'échange et de symbiose récemment mise en place, *a fortiori* si elle a été précédée d'une période de "troc silencieux", ne peut en aucun cas permettre à une société, réputée craintive et discrète, de perdre totalement un langage pour en acquérir un autre sans qu'il soit possible de retrouver la moindre trace de substrat.

Les publications ayant abordé le problème de la langue des Pygmées prennent presque toutes place dans la "préhistoire" de la linguistique africaine, c'est-à-dire que bien peu présentent les garanties scientifiques minimum, telle qu'une notation phonétique par exemple. De plus, le rattachement de la langue d'un groupe pygmée à celle du groupe villageois voisin était faite par simple information orale et non pas à l'aide de comparaisons d'analyses linguistiques. Aussi peut-on lire des descriptions qui laissent perplexes:

"Everywhere the Pygmies use the language of the village population with

which they live in symbiosis, though they retain their own accent" (Costermans 1937),

ou encore à propos des Mbuti:

"KiBira is used mainly as the camp language but in a dialectal form rendering it almost unintelligible to the Bira villagers" (Turnbull 1965:161).

Très tôt cependant quelques observateurs perspicaces firent des remarques pertinentes. Ainsi Monseigneur Leroy nota-t-il en 1897 que

"... les Négrilles observés jusqu'ici parlent un mélange d'idiomes empruntés aux tribus parmi lesquelles ils ont auparavant séjourné et qui, pour n'être pas connu de celle où ils sont pour le moment, passe souvent pour leur appartenir en propre ... Ainsi, en passant de tribus en tribus et séjournant près d'elles plus ou moins longtemps ... les Négrilles ont fini par se constituer un vocabulaire spécial, un peu comme nos bohémiens, et qui, tout en étant la langue de tout le monde, n'est en réalité la langue de personne."

Ailleurs Ouzilleau (1911, après Bruel 1910) reconnaît lui aussi que la langue des Pygmées du Cameroun diffère de celles de leurs voisins et réussit à la rapprocher d'une langue de l'Oubangui très éloignée géographiquement. Dans l'est du bloc forestier, en Ituri, la situation semblait différente mais Schebesta (1949) propose cependant une hypothèse hardie: la similitude de langues s'explique par le fait que la langue des Pygmées "constitue la couche fondamentale dont sont issues d'un côté les langues bantoues et de l'autre les langues soudanaises."

Plus récemment, Jacquot (1959) réexamine les matériaux sur les langues des Pygmées du Cameroun, établit avec certitude leur parenté avec des langues oubangiennes fort distantes géographiquement, et pose alors des problèmes en termes plus modernes et plus intéressants:

"... la question qui se pose est de savoir si ce sont les Pygmées qui ont emprunté des éléments de leur langue à une époque plus ou moins lointaine, à des populations noires avec lesquelles ils étaient en relations suivies et étroites, ou si l'emprunt s'est fait dans le sens contraire. ... la solution d'un emprunt total peut être évidemment envisagée qui n'aurait laissé subsister aucune trace de la langue primitive, mais l'obstacle est constitué par le fait que la langue des Pygmées n'est pas identifiable intégralement à une langue déterminée du groupe Sere-Mundu. ... Une troisième possibilité est offerte par l'hypothèse d'une origine commune aux langues du groupe Sere-Mundu et à celle des Pygmées."

Bien que les documents scientifiques soient actuellement plus

nombreux qu'auparavant, la situation linguistique de l'ensemble des groupes pygmées est encore loin d'être connue avec tous les détails nécessaires. Les études linguistiques approfondies ne portent encore que sur très peu de groupes: au Cameroun, les Gyeli (Renaud 1976) et les Baka (Brisson & Boursier 1979), en Centrafrique les Aka (voir ci-dessous), au Zaïre les Twa des Konda (Hulstaert 1978) et les Efè (Vorbichler 1965, 1979). Par contre seules quelques observations succinctes permettent d'attribuer un apparentement aux langues de tous les autres groupes pygmées. Toute recherche d'une solution à la question d'une langue originelle doit être suspendue, tant que tous les groupes n'auront pas bénéficié d'études scientifiques sérieuses.

Nous pouvons d'ores et déjà poser mieux les problèmes.

Ce qui est actuellement sûr, c'est que tous les groupes pygmées parlent des langues du groupe Niger-Congo, sauf deux qui parlent des langues Nilo-sahariennes; toutes ces langues (plus de douze différentes) font partie de mêmes familles que des langues de non-Pygmées, forestiers ou non (Tableau 1).

TABLEAU 1: LES LANGUES DES PYGMEES DANS LA CLASSIFICATION DES LANGUES AFRICAINES

I CONGO-KORDOFAN	II NILO-SAHARIEN
IA Niger-Congo	IIE Chari-Nil
IA5 Benue-Congo	IIE1 Soudanais de l'Est
IA5D Bantouïde	Moru-Mangbetu
Bantu	Efe (Mangbutu-éfè) (Zaïre)
A80 Gyeli (Cameroun)	Sua (Mangbetu) (Zaïre)
B70 Obongo (Gabon)	
C10 Aka, Mikaya (RCA, Congo)	
C60 Twa des Konda (Zaïre)	
C80 Cwa des Kuba (proparte, Zaïre)	
D20 Cwa du Shaba (Zaïre ?)	
BaMbote (Lac Tanganyika)	
D30 Mbuti (Zaïre)	
J11 Twa (Ouganda, Rwanda ?)	
J60 Twa (Rwanda)	
L30 Cwa des Kuba (Kasai)	
IA6 Adamawa-Oubangui	
IA6B Oubanguien	
1-Occidental: Baka (Cameroun)	

Certains groupes pygmées parlent des dialectes,<sup>1</sup> d'autres des langues propres, soit à proximité immédiate des Grands Noirs linguistiquement apparentés soit à plus grande distance sans continuité spatiale. L'attribution d'un parler pygmée à une famille de langues ne fait en général pas problème, alors qu'il faut des documents assez précis pour déterminer si c'est un dialecte ou une langue individualisée.

L'étude des langues pygmées ne se situe donc pas dans les mêmes perspectives que l'étude des parlers des autres peuples de chasseurs-cueilleurs d'Afrique comme les Hadza, les Sandawe et les Bochimans. Il ne s'agit pas de chercher à déterminer une parenté génétique, ni de procéder à une reconstruction de proto-langue, ni même encore de chercher à individualiser des influences sur d'autres langues. La documentation actuelle est loin d'être assez précise pour permettre de comparer les parlers pygmées les uns avec les autres (proto-langue, génétique...) et malheureusement aucune caractéristique phonétique ne permet de distinguer sûrement une influence pygmée sur une autre langue, à l'inverse de ce qui se passe pour les langues à clics<sup>2</sup> dans l'est et le sud de l'Afrique.

Avec les Pygmées, nous n'avons pas affaire à un problème de génétique ou de mots d'emprunts, mais nous sommes confrontés à un problème plus vaste d'emprunt de langue.

Dans cet article notre but est de partir de l'examen de la situation linguistique actuelle de deux groupes qui nous sont bien connus, pour réfléchir sur les implications sociales de leur statut linguistique, ce qui nous conduira à des questions sur l'histoire de ces groupes.

Nous nous limiterons donc ici aux groupes de l'ouest du bassin congolais pour lesquels une documentation linguistique importante nous est disponible, les Baka du sud-est du Cameroun, parlant une langue oubanguienne du groupe Gbandili-Sere, et les Aka de Centrafrique et du nord Congo qui parlent une langue bantoue C 10.

Les Baka font l'objet depuis plusieurs années d'une étude lexicographique approfondie (Brisson & Boursier 1979; Brisson (1985), la publication de textes transcrits et traduits (Brisson

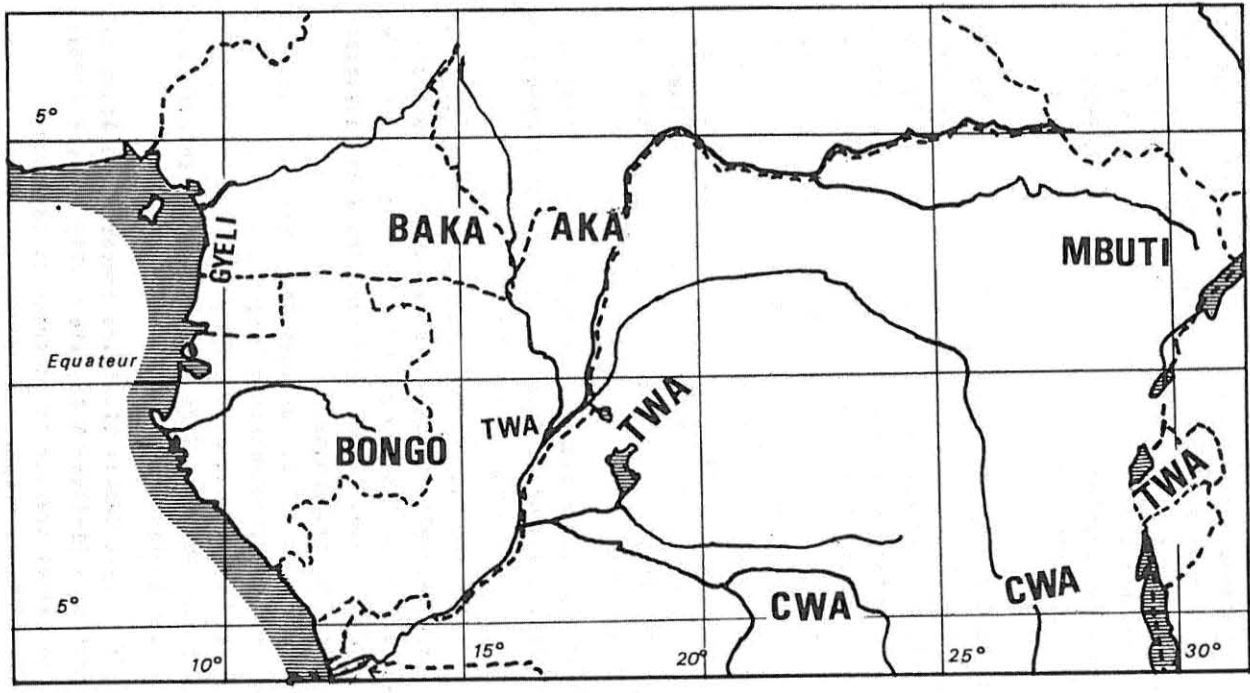


FIGURE 1 : PRINCIPAUX GROUPES PYGMEES D'AFRIQUE

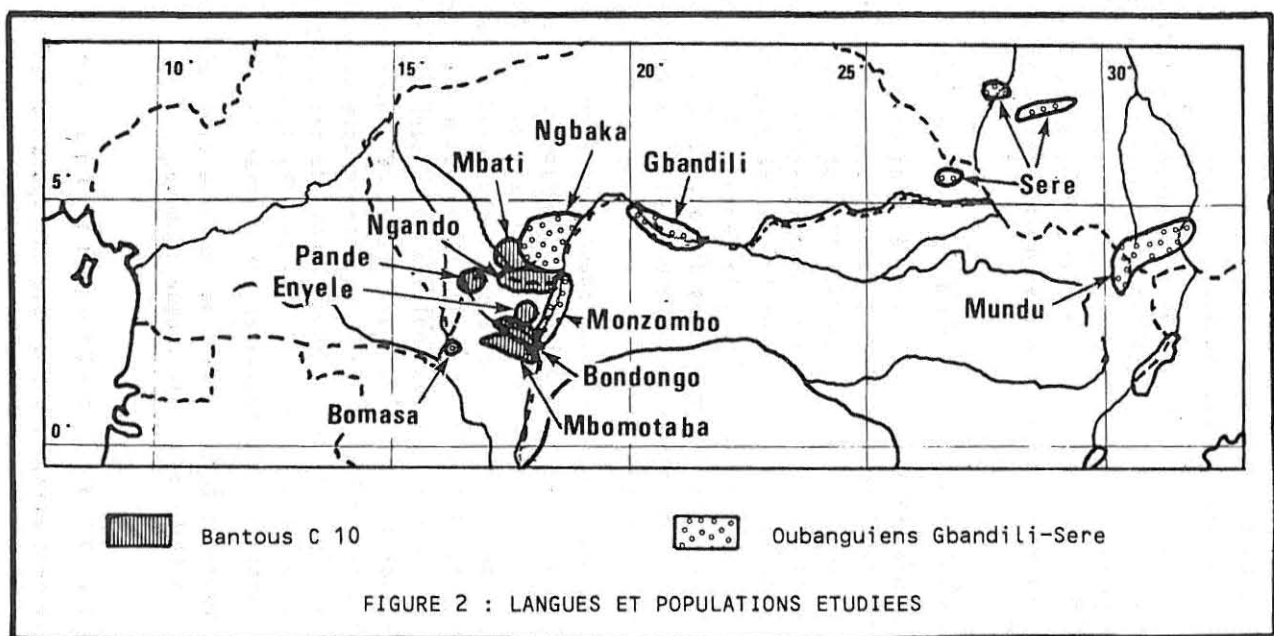


FIGURE 2 : LANGUES ET POPULATIONS ETUDIEES

1981-1984) nous a permis de comparer cette langue avec les langues apparentées (ngbaka: Thomas 1963a).

L'étude pluridisciplinaire des Aka commença en 1971 et comporte un important volet linguistique (Cloarec-Heiss & Thomas 1978; Thomas, sous presse) et lexicographique en cours de parution (Thomas & Bahuchet 1981), en plus de monographies ethnologiques spécialisées (musicologie, ethnobotanique, ethnoécologie, économie).

## 2. Situation linguistique actuelle

Les langues aka et baka, de deux familles bien distinctes, se rattachent à des langues de Grands Noirs, mais en sont chacune aussi distinctes que ces langues de villageois entre elles. Le baka, par rapport aux autres oubangiens gbandili-sere (le ngbaka, le monzombo, le ngundi et le bomasa) et l'aka, par rapport aux autres bantous C 10 (le ngando, le mbati, le pande et le mbomotaba) se situent tous deux non pas comme des dialectes, mais bel et bien comme des langues propres. Il n'y a aucune intercompréhension entre ces langues.

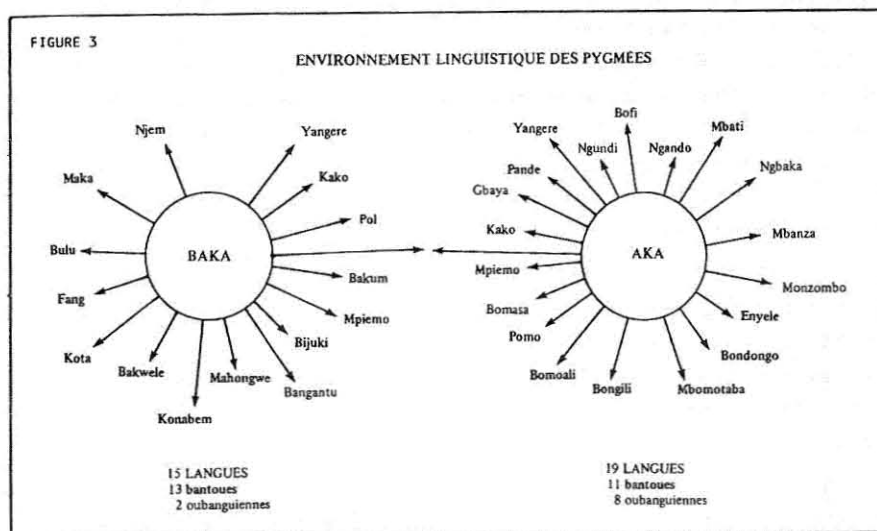
Dans les deux cas, le système phonologique et le système morphologique sont propres à chaque langue des Pygmées. La question du vocabulaire est plus complexe, mais l'on sait que le lexique est ce qu'il y a de plus mouvant dans une langue, aussi pour le raisonnement convient-il de nettement distinguer les niveaux (phonologie et morphologie d'une part, vocabulaire de l'autre). Contentons-nous de signaler ici que le lexique fait preuve de nombreuses similitudes avec d'autres langues de la cuvette congolaise, mais ni plus ni moins que n'importe quelle autre langue de cette région, ce qui rend l'analyse délicate mais confirme le rôle du vocabulaire comme témoin de contacts et de brassages (cf. Thomas 1979).

Syntaxiquement donc, le baka se comporte comme une langue oubangienne et l'aka comme une langue bantoue.

## 3. Situation socio-linguistique actuelle

*Aka*: On peut avancer, par simple extrapolation en l'absence de

recensement, un nombre de locuteurs situé entre 15.000 et 30.000, vivant en petits campements semi-nomades (de 30 à 100 personnes) sur une superficie de l'ordre de 70.000 km<sup>2</sup> (Lobaye-Sangha-Oubangui-Likouala aux herbes). Dans la même aire de forêt vivent des Grands Noirs appartenant à au moins 15 ethnies différentes (langues oubangiennes, bantoues A et C; fig.3). Avec ces ethnies



Les divers groupes locaux Aka entretiennent des relations économiques de voisinage et d'échange, dont les modalités varient dans le détail (cf. Demesse 1978 pour les relations avec les Pomo dans la Sangha, Delobea 1984 pour les Monzombo sur l'Oubangui et Bahuchet 1985 pour les Ngando de la Lobaye).

Dans la zone que nous avons étudiée en détail (nord de l'aire aka) nous avons mis en évidence trois dialectes, principalement sur des critères phonétiques et lexicaux (Bahuchet 1979:20-23; figure 4). Dans la même région, les Aka sont diversement bilingues. En général les habitants d'un même campement ne sont en relations qu'avec une seule ethnie de villageois, mais dans certaines régions il peut se trouver deux ou trois ethnies en contact (village de Bambio, de Ndélé sur la Bodingué par exemple). Par ailleurs au cours de sa vie, un individu peut émigrer de son camp et changer d'ethnie de tutelle (soit par son mariage, soit par suite d'une fuite délibérée).

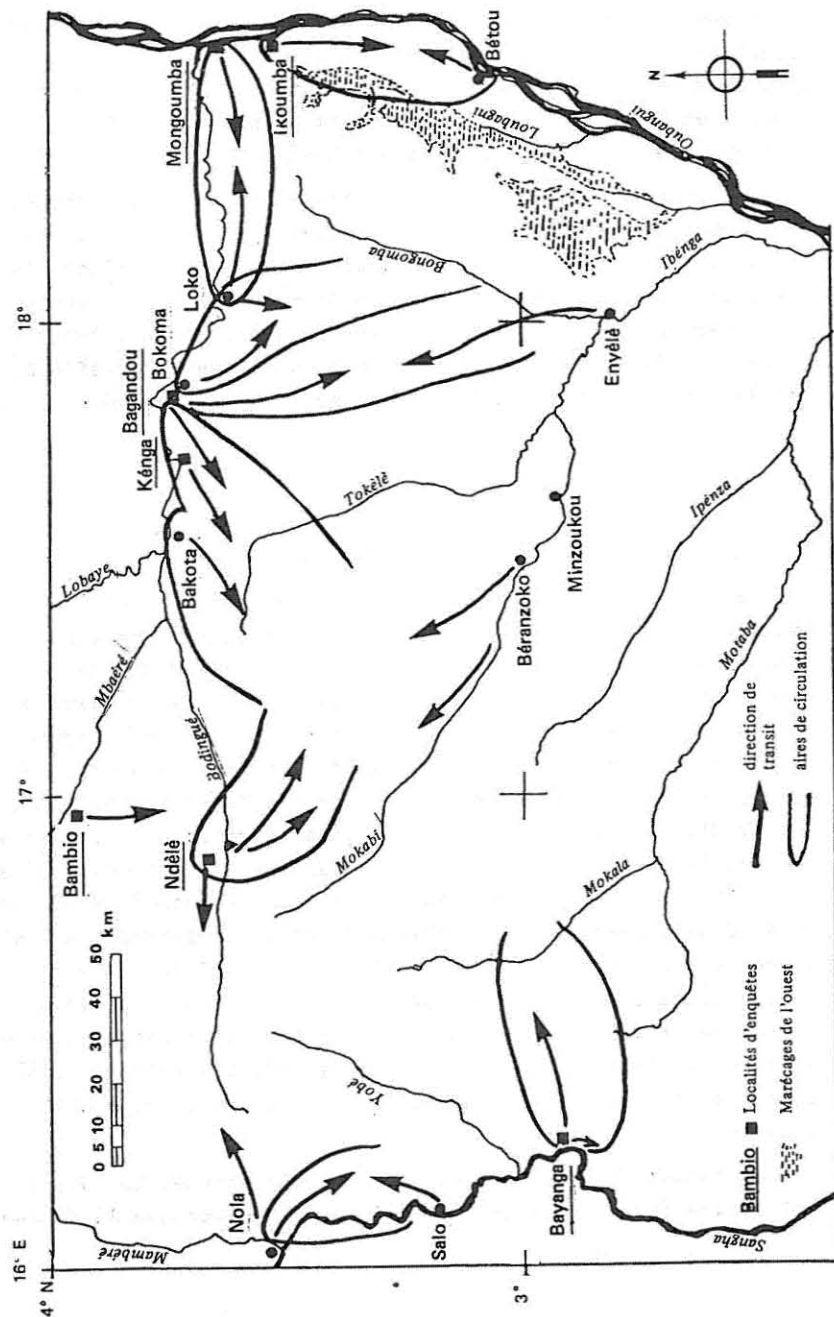
En milieu ngando (locuteurs C 10) le bilinguisme est passif,<sup>3</sup> chacun parle à l'autre dans sa propre langue: le Ngando parle en ngando et l'Aka répond en aka. Les relations économiques sont faites d'échanges mais aussi de travail dans les champs et d'activités de chasse en commun. Hommes et femmes des deux ethnies comprennent l'autre langue.

A l'inverse, en milieu monzombo (langue oubangienne) le bilinguisme est actif, les Monzombo ne parlent pas aka mais les Aka, hommes et femmes, parlent monzombo, cette connaissance est cependant limitée à un vocabulaire technique: compréhension des ordres et moyens d'énoncer des réclamations, il n'y a aucun discours suivi entre les deux groupes. Les contacts se limitent à des situations d'échange ou de travail, au village et dans les champs. On trouve le même type de relation et de bilinguisme avec des villageois bantous A 80 de la Sangha (Kaka, Pomo).

Dans les deux cas cités, les Aka parlent entre eux aka et les enfants aka n'ont que très rarement des contacts avec les enfants villageois.

Il n'y a pas de mariages mixtes, sauf de rares cas d'hommes villageois prenant une femme pygmée.

FIGURE 4. CARTE SCHEMATIQUE DES AIRES DE CIRCULATION ET DES ZONES DE DIALECTES AKA



*Baka*: Même nombre probable de locuteurs (environ 30.000), sur une superficie de l'ordre de 65.000 km<sup>2</sup>. Les campements sont en contact avec des villageois d'environ dix ethnies différentes (bantoues A et oubanguiennes). Les données ne permettent pas actuellement de savoir si des dialectes existent.

Ces informations succinctes suffisent à notre raisonnement. Nous apporterons le cas échéant quelques précisions (nous renvoyons à nos précédents travaux pour trouver tous les détails linguistiques et sociologiques nécessaires). Rappelons que ce que nous cherchons ici n'est pas de trouver ou de reconstituer un proto-langage des Pygmées d'Afrique, mais simplement de réfléchir sur les implications sociales de leur statut linguistique.

#### 4. Discussion

##### 4.1. La parenté linguistique

La première hypothèse qui vient à l'esprit est que les langues des Grands Noirs et celles des Pygmées ont la même origine (cf. Schebesta 1949, Jacquot 1959), ce qui signifierait que ces langues remontent à une proto-langue unique parlée par ces groupes avant leur diversification génétique en types humains morphologiquement différents. L'origine génétique des divers groupes pygmées et pygmoïdes est des plus complexes, mais on considère actuellement que les pygmées Mbuti et les autres peuples pygmoïdes (Twa, Babinga = Baka et Aka) sont des groupes (dont les pools génétiques diffèrent) ayant été soumis à la pression sélective inhérente à la vie en forêt dense, pendant des nombres différents de générations, plus ou moins importants (Hiernaux 1974). Leurs ancêtres communs sont très éloignés, autant entre eux qu'avec ceux des agriculteurs qui vivent maintenant avec eux mais sont entrés en forêt plus récemment (Cavalli-Sforza 1971). Les biologistes considèrent qu'une durée de 15 à 20.000 ans est nécessaire pour une telle diversification.

La situation linguistique est très différente. La "distance" qui sépare les langues est beaucoup moins grande que la distance

génétique. La séparation des langues bantoues du rameau Bénoué-Congo est évaluée à 4 ou 5.000 ans avant l'état actuel par la glottochronologie - on est loin des 20.000 ans nécessaires à la pygméisation - et la séparation à l'intérieur des divers groupes bantous est beaucoup plus récente. Il faut donc considérer une parenté plus récente des langues parlées par les Pygmées Aka et Baka avec celles de certains Grands Noirs, et donc revenir au problème de l'emprunt d'une langue.

L'aka, le ngando, le mbati et le pande sont donc des langues parentes, c'est-à-dire qu'abstraction faite des différences qu'elles présentent actuellement entre elles, elles continuent une seule et même langue (nous l'appellerons "Ancien C 10"), c'est-à-dire encore que les peuples qui parlent ces langues ont passé par une période d'unité, d'habitat commun, à un moment donné.

Mais leur existence actuelle en tant que langues à part entière sans intercompréhension mutuelle, suppose qu'à la période de communauté ont succédé des développements indépendants les uns des autres de cette langue commune, un fractionnement en dialectes, aboutissant aux quatre langues différentes actuelles.

Le problème est donc double:

- (1) à quel type de relation sociale peut être imputée la communauté qui entraîna l'assimilation linguistique des Pygmées?
- (2) dans quelles conditions intervint cette séparation qui conduisit à des langues indépendantes?

La langue est une institution propre à une collectivité sociale. Il est nécessaire que des individus se comprenant entre eux au moyen d'une même langue aient d'une façon consciente, le sentiment et la volonté d'appartenir à une même communauté linguistique.

Nous insistons sur ce point: les sujets parlant une même langue ont la volonté de faire partie d'un ensemble unique. A l'inverse, pour que deux groupes de parlars évoluent séparément, il faut que les locuteurs aient perdu le sentiment d'avoir une culture unique, il faut que les sujets s'isolent net-



tement les uns des autres et que les communications entre eux, sans être totalement interrompues, deviennent épisodiques et inefficaces.

Les Pygmées Aka et les Pygmées Baka nous présentent deux cas similaires. Les "Anciens-Pygmées" ont passé par une période de vie commune avec dans un cas les "Anciens C 10", dans l'autre les "Anciens Gbandili-Sere", au cours de laquelle chacun des groupes a acquis la langue, "Ancien C 10" ou "Ancien gbandili-sere". Ensuite, ces communautés se sont brisées, les groupes se sont dispersés, Pygmées et non-Pygmées évoluant chacun de leur côté pour donner les langues actuelles (aka, ngando, mbati, pande, d'une part; baka, ngbaka, monzombo, bomasa d'autre part; Figure 5).

Cette phase seconde de dispersion appelle aussi des remarques. Les Pygmées, on l'a vu, sont actuellement dispersés sur des superficies très importantes (de 65.000 à 70.000 km<sup>2</sup>), alors que par contre les villageois linguistiquement parents se sont fixés sur des aires beaucoup plus restreintes (Ngbaka: 5.000 km<sup>2</sup>, Ngando 2.500 km<sup>2</sup>, Mbati 2.000 km<sup>2</sup>, jusqu'aux Ngundi et Bomasa, réduits à un seul village chacun).

L'aka et le baka se sont donc répartis sur des aires larges, sans que des différenciations importantes soient actuellement perceptibles. On est donc fondé à supposer une expansion relativement récente des campements pygmées. Si l'on met cette supposition en relation avec les explications historiques (sur les prises de contact récentes avec les Pygmées) des villageois Grands Noirs telles qu'elles sont rapportées par les auteurs, on peut y trouver une certaine justification.

La persistance actuelle des langues aka et baka sur des surfaces aussi larges, et ce malgré la grande diversité des autres langues occupant la même aire de forêt, souligne qu'il n'y a pas de nos jours d'assimilation linguistique des Pygmées par les Grands Noirs. La langue commune est le trait qui souligne la nécessité sociale pour les Pygmées de relations soutenues entre les groupes locaux, d'un bout à l'autre de leur vaste domaine, et cela en dépit des langues de leurs voisins. Aka et

## EVOLUTION ET PARENTÉ LINGUISTIQUE

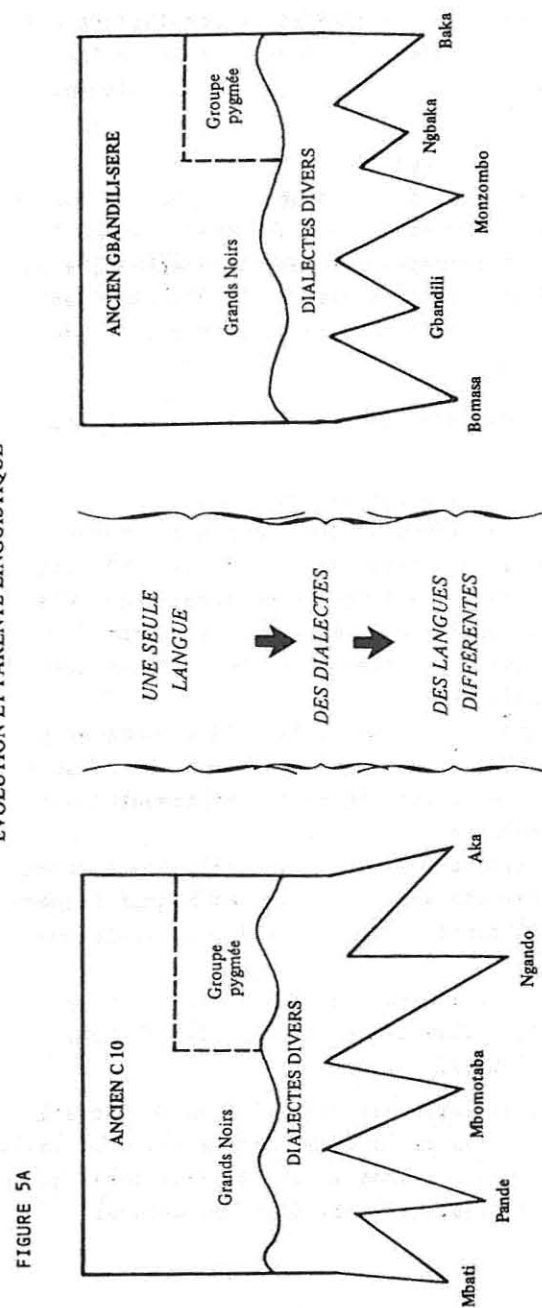


FIGURE 5A

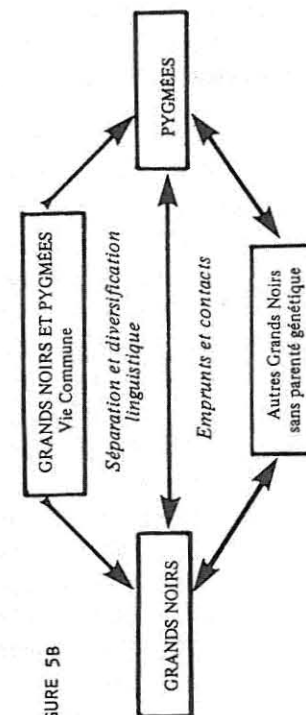


FIGURE 5B

Baka nous fournissent deux exemples parallèles de populations constituées de groupes restreints hautement dispersés mais où le sentiment de communauté, de langue et de culture, est bien réel.

Les groupes pygmées qui sont reconnus comme parlant des dialectes de langue de Grands Noirs n'auraient pas subi la seconde phase, la séparation, mais seulement celle d'une collectivité linguistique qui ne s'est pas interrompue, seulement relâchée (ce qui justifie la divergence des dialectes) à des degrés divers. C'est le cas des Efè de l'Ituri (cf. Vorbichler 1974) et des Gyeli du Cameroun (cf. Renaud 1976).

#### 4.2. A quel type de relations sociales peut-on attribuer l'assimilation linguistique?

Résumons la situation socio-économique actuelle:

- les Pygmées vivent dans leurs propres campements temporaires en pleine forêt, les Grands Noirs dans des villages sédentaires en clairière ou le long des rivières; leur vie (physique) commune se réduit au séjour dans les camps de quelques hommes villageois quelques jours ou quelques semaines par an, pour chasser;
- les Pygmées apportent au village de la viande fumée et y prennent des outils et des vivres cultivées ou bien ce sont les femmes des Grands Noirs qui viennent directement dans les camps en forêt chercher la viande;
- les femmes pygmées aident les femmes villageoises à entretenir et à récolter les champs, alors que les hommes pygmées aident les hommes villageois à les défricher, quelques semaines par an;
- les Grands Noirs ont la plupart du temps leur propre vie économique forestière, indépendante de celle des Pygmées (chasse, pêche, cueillette).

Le bilinguisme est fréquent mais pas général dans la société pygmée, mais il touche à peu près de la même manière les deux sexes. Dans la société de Grands Noirs, ce sont aussi les deux sexes qui ont des contacts avec les Pygmées, mais pas tous les membres

adultes de cette société.

La différence ethnique est de nos jours très marquée et bien perçue par les deux communautés en présence (cf. Arom & Thomas 1974). Une nette "distanciation psychologique" de la part des Grands Noirs empêche toute assimilation physique et culturelle. De plus la stratégie des villageois consiste à isoler les camps pygmées qui leur sont liés des contacts avec le monde extérieur, en s'interposant constamment comme intermédiaires et en propageant les légendes sur la prétendue sauvagerie récente de leurs "clients". Ce système a été remarquablement efficace durant la période coloniale (cf. par exemple Regnault 1911, Lalouel 1950). Soulignons cependant que les Grands Noirs ne disposent nulle part de moyens de coercition suffisants pour s'imposer aux Pygmées, pour les asservir, et qu'à aucun endroit les Pygmées ne sont des captifs ou des serfs. Le système actuel n'est en réalité possible et fonctionnel que par le consentement de fait des Pygmées, dont la politique est de profiter des Grands Noirs moyennant une contribution aussi peu contraignante que possible. Les Pygmées Aka ont d'ailleurs développé un système de relations d'entraide fondé sur l'appartenance à des lignages patrilineaires qui leur permet de fuir (d'émigrer) d'un bout à l'autre de la forêt lorsque les Grands Noirs près desquels ils vivent deviennent trop exigeants et agressifs (ce type de réseau n'est possible que parce que la langue est commune sur l'ensemble du domaine) (Bahuchet 1985).

En résumé, donc, il n'y a actuellement aucune velléité, de part et d'autre, d'appartenir à une même communauté linguistique et au contraire le système (souvent qualifié de symbiose) est fondé sur la différenciation ethnique très marquée.

Une situation socio-économique de ce type, projetée dans le passé, ne permet absolument pas d'expliquer l'assimilation linguistique dont les Pygmées ont été les sujets.

Un changement linguistique peut s'accomplir selon les modalités et dans des circonstances fort diverses. Le cas le plus spectaculaire est celui d'une population conquérante qui impose sa langue aux peuples vaincus, en anéantissant, refoulant ou asservis-

sant les autochtones; mais si la conquête guerrière est réalisée par un peuple puissant mais en nombre inférieur, la langue des conquérants peut se fondre dans la langue des autochtones, elle peut aussi disparaître totalement, les conquérants adoptant la langue des conquis (cas des Tutsi au Rwanda par exemple). Une population peut élargir son domaine en implantant des colonies réduites ou en organisant des voyages de commerce avec des points d'implantation restreinte, modifiant ainsi le voisinage linguistique des peuples locaux et provoquant de nouvelles conditions de bilinguisme. De même, des migrations pacifiques de groupes plus ou moins larges provoquent des contacts divers avec des populations autochtones: soit simple voisinage, soit enclave, soit assimilation, c'est-à-dire fusion d'un groupe dans un autre. L'établissement en voisinage provoquera des situations diverses d'échanges commerciaux, avec ou sans mariages, ou bien des conflits latents, conduisant à des prises d'esclaves domestiques, toutes situations entraînant des bilinguismes de diverses importances (Meillet 1921, Cohen 1956).

En tout état de cause, l'expansion d'une langue est précédée d'une période de bilinguisme; elle n'est jamais instantanée, comme elle est aussi liée à un certain déséquilibre social, politique ou techno-économique.

Dans le cas de nos Pygmées, l'hypothèse d'une conquête guerrière peut raisonnablement être écartée. En effet, ni les Bantous C 10, ni les Gbandili-Sere n'ont une tradition guerrière marquée et aucun des groupes n'occupe actuellement une aire notablement large (que l'on compare seulement à d'autres groupes étendus comme les Banda parmi les Oubangiens, ou les Mongo parmi les Bantous). Par ailleurs, d'autres populations nettement plus conquérantes ne semblent pas avoir donné de langue à des Pygmées (Fang).

Essayons d'examiner les conditions psychologiques qui semblent accompagner l'acquisition d'un nouveau langage.

Pour qu'une langue se généralise, il faut qu'elle serve de support à une civilisation. C'est-à-dire que les hommes qui cherchent à acquérir un nouveau langage en ressentent le besoin,

donc trouvent un bénéfice lié à l'utilité que présente l'emploi de cette langue dans les relations avec ses locuteurs originaux (donateurs), c'est-à-dire ressentent le besoin d'une langue commune, c'est-à-dire encore que la nouvelle langue paraisse aux emprunteurs porteuse d'une "civilisation" intéressante. Le corollaire est que la société qui deviendra donneuse de la langue trouve aussi un avantage quelconque à vivre en contact avec le peuple prêt à adopter cette langue.

L'acquisition d'une nouvelle langue par une société entière est un processus complexe qui nécessite un bilinguisme évidemment volontaire, mais surtout touchant toute une population - adultes et enfants -, lié à un contact quotidien, durable et efficace avec les locuteurs de la langue à acquérir. En quelque sorte, il faut non seulement que les adultes se contactent, mais aussi que les enfants des deux groupes jouent ensemble. C'est d'ailleurs à partir du moment où les jeunes n'apprendront plus que la nouvelle langue que l'ancienne disparaîtra au fur et à mesure que les derniers vieillards qui la parlent mourront. L'acquisition d'un système syntaxique nécessite une communauté de mode de vie, à la différence de l'emprunt de vocabulaire où l'on n'accepte une réalité qu'en fonction d'un besoin spécifique, restreint, et qui dénote une promiscuité moindre.

Il faudrait rappeler ici le rôle crucial du langage dans le fonctionnement d'une société, y compris dans le domaine technique et économique. Godelier souligne à juste titre que

"la langue est une des conditions indispensables de l'apprentissage des techniques et de leur transmission, donc de la conservation des forces productives. Il faut que ces représentations soient communiquées de génération en génération par le langage et l'apprentissage corporel" (1984:181).

C'est insister sur le paradoxe que représente l'acquisition d'une langue nouvelle par une ethnie qui n'acquiert pas en même temps les forces productives et les rapports de production de la société donneuse, mais conserve un mode de vie original qui lui est propre. En effet, ce qui rend l'interprétation difficile dans le cas des Pygmées et des Grands Noirs, c'est que l'assimilation n'a

été que linguistique, mais nullement culturelle ni ethnique: le groupe pygmée ne s'est pas fondu dans le groupe Grand Noir; il a au contraire conservé une différence certaine, de telle sorte que lorsque les deux groupes se sont scindés par la suite, leur évolution économique et sociale a été profondément divergente. De plus, il n'intervint pas de brassage génétique sensible, ce qui signifie que les mariages mixtes ont été (s'ils existèrent) secondaires par rapport aux mariages internes à chaque groupe. La fréquence très faible des intermariages est elle aussi prouvée par le fait que les deux groupes ont pu se séparer et évoluer en deux types morphologiques fort distincts.

Toutefois nous aimerions rappeler que le décalage entre apparence physique et proximité linguistique, évident dans le cas des Pygmées et de leurs voisins, se retrouve aussi moins apparent, mais tout aussi réel pour d'autres peuples de langues bantoues. Hiernaux a pu montrer la grande diversité morphologique des locuteurs bantous (1974:182), mais il insiste aussi, et c'est cette remarque qui nous importe ici, sur le fait que les proximités morphologiques et génétiques ne coïncident pas avec l'affiliation linguistique. Hiernaux étudie par exemple les Bushong du Zaïre (qui vivent en contact avec des Pygmoïdes Cwa) et établit qu'alors que leur parenté linguistique (zone B de Guthrie) les rattache à des langues du sud du Gabon et du Congo (Punu, Teke, Bembe), leur position anthropologique les rapproche des Luba (actuellement voisins géographiquement), locuteurs d'une langue L, et des Zande, du sud du Soudan et du nord Zaïre, locuteurs d'une langue Adamawa!

"C'est des populations de leur propre zone linguistique (et culturelle...) que les Bushong sont les plus éloignés biométriquement ... entre populations de zone B et populations de zone H (L) la distance biométrique est souvent bien plus faible qu'entre certains groupes ethniques à l'intérieur de la même zone" (Hiernaux 1966:327).<sup>4</sup>

Ce que nous voulons montrer par cette citation, c'est que les facteurs historiques (et socio-économiques) ont affecté d'une manière aussi importante l'ensemble des peuples d'Afrique Centrale - et pas seulement les Pygmées. Ce qui est une évidence, mais qui mérite tout de même d'être rappelé.

#### 4.3. Quel contexte économique pour l'assimilation linguistique?

Si nous cherchons à comprendre les conditions du rapprochement de ces deux peuples, il nous faut examiner le degré technique auquel chacun d'eux était arrivé à ce moment, puisque selon notre raisonnement seule une situation inégale peut permettre une assimilation linguistique.

(Nous rappellerons ici que chaque fois que nous employons le mot *pygmée* il faut entendre aka et baka - les autres populations n'ont pas été incluses dans cet exposé.)

Le fait est que nous sommes en plein inconnu quant à ce problème. De nos jours, les Pygmées pratiquent un mode de vie semi-nomade basé sur l'exploitation du milieu naturel par la chasse et la cueillette des produits sauvages, sans agriculture, dans une société acéphale sans classes sociales et sans artisans. Ils ne pratiquent aucune transformation de la terre (poterie) ni du métal (forge), leurs seules fabrications se réduisent à la vannerie.

A l'inverse, les Grands Noirs sont des agriculteurs sur brûlis cultivant des plantes féculentes à clones (plantains, manioc, ignames, aracées) avec un élevage non alimentaire très réduit (chèvres et poules) et augmentant notablement leur régime alimentaire grâce à la chasse ou au piégeage, à la pêche et à la cueillette. L'agriculture est itinérante, les groupes sociaux (villages) sont établis selon une structure lignagère. Il y a des forgerons, des potières et quelques tailleurs de bois, mais aucune de ces fonctions n'est exclusive et tous cultivent leurs propres champs.

La première hypothèse serait que les Pygmées présentent un cas de régression économique, de recul technologique (abandon de l'agriculture et fuite en forêt). De tels cas sont bien documentés pour l'Asie du Sud Est, mais nous n'avons aucun argument qui permette d'en débattre en Afrique centrale. Nous les laisserons donc

de côté sans pour autant les rejeter définitivement.

Si nous n'avons pas beaucoup de documents historiques pour les Pygmées, nous en avons par contre quelques uns pour les villageois. Ainsi les Ngbaka, qui nous sont mieux connus présentait il y a encore peu de temps (50 ans) un type d'économie mixte, beaucoup plus mobile qu'actuellement et assez proche du mode de vie pygmée: agriculture de plantains bien sûr, sans habitat permanent à proximité des champs mais bien blutôt une vie semi-nomade dans des campements temporaires pour la chasse et la pêche, et des retours périodiques aux plantations de bananes (Thomas 1963b).

La seconde hypothèse est que les deux groupes présentaient déjà les différences technologiques actuelles: les Pygmées chasseurs-cueilleurs de forêt (sans métal), les Grands Noirs, potiers et forgerons connaissant l'agriculture des plantes à féculé. Dans ces conditions, l'intérêt que les villageois pouvaient présenter aux yeux des Pygmées est évident: même si l'on sait bien se servir de pierre taillé ou de bois pointu, une belle lame de fer, fabriquée par un autre que soi, est bien plus efficace et plus facile à obtenir! En second lieu l'attrait de plantes elles aussi produites par les autres, ne fut certainement pas négligeable. Mais nous insistons sur le fait que rien ne permet à l'heure actuelle d'affirmer comme le font certains que la forêt ne permettait pas aux chasseurs-cueilleurs de vivre sans l'apport des produits cultivés. Notre opinion démontrable est même que, bien au contraire, l'apport des produits cultivés est une facilité, mais non une nécessité.

Si nous cherchons maintenant ce qui a bien pu intéresser les Grands Noirs dans la civilisation pygmée, nous devons nous rappeler d'où sont issus ces peuples. Tous sans exception sont venus des savanes arborées, formation végétale qui entoure la forêt dense humide. Les différences entre ces deux écosystèmes n'échappent à personne, ni les paysages, ni les plantes, ni la faune ni même le climat ne sont semblables, sans parler des conditions de déplacement. Aussi l'avantage que peut représenter pour un groupe de gens de savane lorsqu'il pénètre en forêt dense, de rencontrer des forestiers professionnels est-il évident. Les Pygmées auraient

donc été pour les Grands Noirs, les introducteurs, les guides, les initiateurs au monde forestier. Ce point de vue trouve une résonance dans les mythes des Grands Noirs, dans lesquels les Pygmées, par ailleurs sauvages, apparaissent aussi comme des Civilisateurs - mais dans ces mythes, les Grands Noirs attribuent aux Pygmées leur civilisation, c'est-à-dire non pas la vie en forêt, mais... le feu, l'agriculture, la forge, le piègeage!

Dans ces conditions, la vie commune mais sans mélange des deux groupes aurait comme moteur la lente migration des Grands Noirs à travers le milieu forestier.

Notre point de vue est donc, rappelons-le, le suivant: les Grands Noirs venant de savane rencontrent les Pygmées au moment où ils pénètrent dans ce milieu naturel nouveau pour eux, la forêt, et les deux sociétés, attirées l'une par le métal, l'autre par le savoir-faire des forestiers, s'associent, l'une guidant l'autre à travers le bassin congolais.

On voit combien notre raisonnement nous conduit à une conception très éloignée de l'image commune, de cette vision simpliste d'une forêt peuplée de Pygmées que les diverses ethnies actuelles, après leurs migrations historiques, rencontrent et apprivoisent à leur dernière étape, en les asservissant et leur communiquant les biens techniques.

A l'inverse, nos analyses postulent un contact très ancien des Grands Noirs avec des Pygmées; celui-ci est suivi d'une longue vie commune avec migration lente, vie commune à laquelle succède une séparation. Après celle-ci, les Grands Noirs continuent à se déplacer jusqu'à leurs actuelles implantations, pendant que les Pygmées se dispersent sur de vastes surfaces et, enfin entrent en contact avec les villageois actuels. Ils instaurent alors avec ceux-ci la vie économique que nous leur connaissons aujourd'hui.

Deux points majeurs nous semblent devoir être soulignés: les Grands Noirs ont pénétré dans le milieu forestier de très longue date, et ils instaurent des relations avec les Pygmées dès cette période antique. Les relations entre Pygmées et Grands Noirs sont

très anciennes. Mais le changement de vie socio-économique est lui aussi intervenu à une période reculée. La situation actuelle est la résultante d'une longue histoire.

Dans quelle échelle de temps peut-on situer notre postulat? Il est probable que la migration à laquelle nous imputons la vie commune avec les Pygmées correspond au passage à travers la forêt de certains des premiers bantous (cf. Bouquiaux 1980 pour une synthèse des hypothèses actuelles). Nous sommes là renvoyés au problème en suspens de l'ancienneté de la colonisation de la forêt équatoriale par l'homme (Bahuchet 1986).

L'archéologie de la zone équatoriale se développe d'année en année. Des sites du *Late Stone Age* contenant des tessons de poteries ont été découverts dans la forêt du Nigéria et à l'ouest du Cameroun (Bamenda), à Yaoundé, au Gabon et au Zaïre (Kinshasa); les datations les plus anciennes de ces poteries sont celles de Yaoundé (fin du 2e millénaire avant J.C.). Les sites où l'emploi du fer est assuré datent des premiers siècles de notre ère au sud du bloc forestier (Angola, Zaïre), il en est de même pour le nord de la forêt centrafricaine (vers le 4e-5e siècle après J.C., Vidal 1982). Dans toutes ces régions entourant la forêt, la transition entre *Late Stone Age* et *Early Iron Age* semble se situer entre le 4e siècle avant J.C. et les premiers siècles après J.C. (van Noten *et al.* 1982, de Maret 1982).

A l'est, les régions interlacustres connaissent le fer dès le 6e siècle avant J.C. (Rwanda et Tanzania), dans les sites qui sont les plus anciens actuellement connus dans la zone intertropicale (de Maret 1982, van Grunderbeek *et al.* 1982). Rappelons que les deux grands centres métallurgistes au sud du Sahara considérés jusqu'à récemment comme les plus anciens d'Afrique noire, sont datés des mêmes époques (7e-5e siècles avant J.C.): Méroé au Soudan et Nok au Nigéria central (Shaw 1980, Vercoutter 1980).

Par ailleurs nous avons déjà signalé que certains linguistes se basant sur la glottochronologie, admettent que les premières séparations des langues bantoues auraient pu intervenir 3.000 ans avant J.C., c'est-à-dire longtemps avant l'apparition connue de la métallurgie du fer. L'idée commence à être admise que l'expansion

bantoue et la pénétration en forêt ne seraient pas liées à l'existence du fer, mais plutôt que cette technologie se serait répandue plus tard, entre populations bantoues déjà fixées (van Noten 1982:67).

#### 4.4 Problèmes en suspens

Il n'échappe à personne que notre hypothèse reste encore à étayer solidement.

Les problèmes restent très nombreux. Ils sont d'ordre linguistique: peut-on dégager, de l'analyse des langues apparentées actuelles, un quelconque substrat pygmée, c'est-à-dire peut-on trouver dans les langues des villageois une influence profonde des Pygmées avec lesquels ils ont vécu? Dans la phase de dispersion des Pygmées, peut-on mettre en évidence des emprunts subséquents par adstrat? Autre grand problème: quelle relation existe-t-il entre les différentes langues pygmées (particulièrement entre aka et baka) et à quoi doit-on attribuer le vocabulaire commun que l'on y trouve? Emprunt ou parenté?

Les problèmes sont aussi d'ordre culturel: à quoi est due la séparation des deux groupes? Quels emprunts techniques peuvent résulter de cette vie commune des deux groupes? Y eut-il des changements techniques, et peut-on en trouver une trace dans le vocabulaire?

Chacun sait combien le milieu humain du bassin congolais est complexe, et combien le lexique de chaque ethnie montre de similitudes avec les parlars les plus inattendus, sans apparemment aucune logique simple. Certaines réalités ou certains termes les qualifiant sont très largement communs, en dehors même d'effets de commerce évidents, alors que d'autres sont curieusement limités. Il s'agit là de faits qui dépassent très largement les seules paires langues pygmées/langues apparentées de Grands Noirs, mais qui concernent tous les peuples du bassin du Congo. Il est évident que la recherche des contacts et des influences linguistiques et culturelles de ces populations nécessite un recueil et une cartographie les plus larges possibles du plus grand nombre possible de lexèmes. Malheureusement le nombre de langues de cette

région d'Afrique qui n'ont fait l'objet d'aucun lexique, d'aucune étude, est affreusement grand. La connaissance historique de l'Afrique centrale passe avant tout par un très important travail de terrain. Telle sera notre conclusion.

## NOTES

- <sup>1</sup> Dialecte: intercompréhension entre deux parlers en dépit de différences mineures (phonétique, lexicale).  
Langue: aucune intercompréhension sans apprentissage à cause de structures différentes.
- <sup>2</sup> La présence de clics dans les langues des Pygmées n'a aucun fondement réel et n'a pas été attestée par les recherches modernes; c'est Trilles qui semble avoir inventé ce trait.
- <sup>3</sup> Vorbichler (1974) donne un exemple de discours de type passif dans le cas de deux dialectes Balese, parlés par un Pygmée Efe et par un villageois.
- <sup>4</sup> La théorie récente des stratifications bantoues (Möhlig 1981) si elle était admise, suggérerait aussi pareille divergence entre parenté linguistique et apparence physique, en supposant des mouvements sociaux beaucoup plus importants que n'en présume la simple évolution des langues par filiation et diversification.

## BIBLIOGRAPHIE

## SUR "LA LANGUE DES PYGMEES"

- Churchward, A. 1905. 'Pygmies', *The Lancet* (London) III, 9 September, p. 784-785.
- Cust, N.R. 1883. *The Modern Languages in Africa*. London.
- Johnston, H.H. 1905. 'The language of the Pygmies', *The Lancet* (London) III, 16 September, p. 851-852.
- Leroy, A. 1897 (1929). *Les Pygmées, Négrilles d'Afrique et Négritos d'Asie*. Lyon.
- Meinhof, C. 1906. 'Untersuchung der Pygmäensprache', *Zeitschrift für Ethnologie* 38, 4-5:730-731.
- Schlichter, H. 1892. 'The Pygmy of Africa', *The Scottish Geographical Magazine* VIII-6/7:289-301, 345-356.

## SUR LES CONTACTS AVEC LES VILLAGEOIS

- Demesse, L. 1978. *Changements techno-économiques et sociaux chez Les Pygmées Babinga, Nord-Congo et Sud-Centrafrrique*. (SE-LAF.) Paris.
- Grangeon, G. 1965. 'Les Babinga des rives de l'Oubangui', *L'Afrique et l'Asie* 71:34-42.
- Hauser, A. 1953. 'Les Babinga', *Zaire* 7,2:147-180.
- Lalouel, J. 1950. 'Les Ba-Binga du Bas Oubangui. Contribution à l'étude ethnographique des négrières Baka et Bayaka', *Bull. Mém. Soc. Anthropologie Paris* 1,4/6:175-211.
- Lang, H. 1919. 'Nomad dwarfs and civilisation. A study of the Pygmies of Central Africa', *Journal of the American Museum of Natural History* 19,6:696-713.
- Regnault, M. 1911. 'Les Babenga (Négrilles de la Sanga)', *L'Anthropologie* 22,3:261-288.
- Vallois, H.V. 1948. 'Chez les Pygmées du Cameroun', *Nature* (Paris) 76, no 3152, p. 17-20 et no 3155, p. 44-47.

## SUR LES PYGMEES DU ZAÏRE

- Costermans, R.P. 1937. 'De Efe van Watsa-Gombari', *Congo* 2,5:526-532.
- Hulstaert, G. 1978. 'Notes sur la langue des Bafoto', *Anthropos* 73:113-132.
- Schebesta, P. 1949. 'La langue des Pygmées', *Zaire* 3,2:119-128.
- Turnbull, C.M. 1965 (1976). *Wayward Servants: The Two Worlds of the African Pygmies*. Westport.
- Vorbichler, A. 1965. *Die Phonologie und Morphologie des Balese (Ituri-Urwald, Kongo)*. (Afrikanistische Forschungen, 2.) Glückstadt.
- 1974. 'Das interdialektale Sprachverhalten zwischen seßhaften Balese-Hackbauern und nomadisierenden Efe-Pygmäen', *Anthropos* 69:1-16.
- 1979. *Die Oralliteratur der Balese-Efe im Ituri-Wald (Nordost-Zaïre)*. (Studia Instituti Anthropos, 34.) Sankt Augustin.

## SUR LES PYGMÉES DE L'OUEST DU BASSIN CONGOLAIS

- Bruehl, G. 1910. 'Les populations de la moyenne Sanga: les Babinga', *Revue d'Ethnographie et de Sociologie* 5,7:110-125.
- Jacquot, A. 1959. 'La langue des Pygmées de la Sangha. Essai d'identification', *Bulletin de l'Institut d'Etudes Centrafricaines* (Brazzaville) 17-18:35-42.
- Ouzilleau, R. 1911. 'Notes sur la langue des Pygmées de la Sangha, suivies de vocabulaires', *Revue d'Ethnographie et de Sociologie* 2,3/4: 75-92.
- Renaud, P. 1976. *Description phonologique et éléments de morphologie nominale d'une langue de Pygmées du Sud-Cameroun: Les Bajèlè (Bipindî)*. Institut des Sciences Humaines, Yaoundé.

## SUR LES BAKA

- Brisson, R. 1981-84. *Contes des Pygmées Baka du Sud-Cameroun*. 4 vols. Douala.
- 1985. *Lexique Français-Baka*. Douala.
- Brisson, R. & D. Boursier. 1979. *Petit Dictionnaire Baka-Français*. Douala.

## SUR LES AKA

- Bahuchet, S. (éd.) 1979. *Pygmées de Centrafrique. Etudes ethnologiques, historiques et linguistiques*. (SELAF.) Paris.
- 1985. *Les Pygmées Aka et la forêt centrafricaine*. (SELAF.) Paris.
- Cloarec-Heiss, F. & J.M.C. Thomas 1978. *L'aka, langue bantoue des Pygmées de Mongoumba (Centrafrique): introduction à l'étude linguistique: Phonologie*. (SELAF.) Paris.
- Thomas, J.M.C. (en préparation). *Grammaire de l'aka, langue bantoue des Pygmées de Centrafrique*.
- Thomas, J.M.C. & S. Bahuchet (éds.) 1981. *Encyclopédie des Pygmées Aka. Techniques, langage et société des chasseurs-cueilleurs de la forêt centrafricaine*. (SELAF.) Paris. (2 vols parus, 13 à paraître).

## SUR LES ETHNIES EN CONTACT

- Arom, S. & J.M.C. Thomas 1974. *Les Mimbo, génies du piégeage, et le monde surnaturel des Ngbaka-Ma'bo (République Centrafricaine)*. (SELAF.) Paris.
- Delobbeau, J.M. 1984. *Yandenga et Yamonzombo. Etude des relations entre villages monzombo et campements pygmées dans la région de Mongoumba*. (SELAF.) Paris.
- Demesse, L. 1978. Voir plus haut!
- Thomas, J.M.C. 1963a. *Le parler ngbaka de Bokanga. Phonologie, morphologie, syntaxe*. Paris - La Haye.
- 1963b. *Les Ngbaka de la Lobaye. Le dépeuplement rural chez une population forestière de la République Centrafricaine*. Paris - La Haye.
- 1979. 'Emprunt ou parenté? A propos des parlers des populations forestières de Centrafrique', dans S. Bahuchet (éd.), *Pygmées de Centrafrique*, p. 141-169. (SELAF.) Paris.

## SUR LE LANGAGE ET LA SOCIÉTÉ

- Cohen, M. 1956. *Pour une sociologie du langage*. Paris.
- Godelier, M. 1984. *L'idéal et le matériel. Pensées, économies, sociétés*. Paris.
- Meillet, A. 1921 (1982). *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris - Genève. (Cf. en particulier p. 110-129, "différenciation et unification par les langues".)

## ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE, ARCHEOLOGIE ET HISTOIRE BANTOUE

- Bahuchet, S. 1986. 'Linéaments pour une histoire humaine de la forêt du bassin congolais', dans *Vertébrés et forêts tropicales humides d'Afrique et d'Amérique*. (Muséum National d'Histoire Naturelle.) Paris.
- Bouquiaux, L. (éd.) 1980. *L'expansion bantoue*. Volumes II et III, (SELAF) p. 295-606 et 607-848. Paris.
- Cavalli-Sforza, L.L. 1971. 'Pygmies, an example of hunter-gatherers, and genetic consequences for man of domestication of plants and animals', dans *Human Genetics*, p. 79-95. Amsterdam.



- Van Grunderbeek, M.C., E. Roche & H. Doutrelepont 1982. 'L'age du fer ancien au Rwanda et au Burundi. Archéologie et environnement', *Journal des Africanistes* 52,1/2:5-58.
- Hiernaux, J. 1966. 'Les Bushong et les Twa du royaume Kuba (Congo-Léo.)', *Bulletin et Mémoires Société d'Anthropologie Paris* 9:299-336.
- 1974. *The People of Africa*. London.
- De Maret, P. 1982. 'New survey of archaeological research and dates for west-central and north-central Africa', *Journal of African History* 23:1-15.
- Möhlig, W.J.G. 1981. 'Stratification in the history of the Bantu languages', *Sprache und Geschichte in Afrika* 3:251-316.
- Van Noten, F. 1982. *The Archaeology of Central Africa*. Graz.
- Shaw, T. 1980. 'Préhistoire de l'Afrique occidentale', dans *Histoire Générale de l'Afrique*, Volume I, p. 643-668. (UNESCO-Jeune Afrique-Stock.) Paris.
- Vercoutter, J. 1980. 'Invention et diffusion des métaux et développement des systèmes sociaux jusqu'au Ve siècle avant notre ère', dans *Histoire Générale de l'Afrique*, Volume I, p. 745-770. (UNESCO.) Paris.
- Vidal, P. 1982. *Tazunu, Nana-Modé, Toala ou: de l'archéologie des cultures africaines et centrafricaines et de leur histoire ancienne*. Bangui.

#### ZUSAMMENFASSUNG

Entgegen der üblichen Meinung sprechen die Pygmäen im Westen des Kongo-Beckens nicht dieselbe Sprache wie die ihnen benachbarten Ackerbauern ("Grands Noirs"), sondern eine Sprache derselben Familie. Die gegenwärtige, auf Tausch begründete Wirtschaftsform, die nach den oralen Traditionen rezent ist, erklärt die linguistische Situation nicht. Das Problem der Pygmäensprachen besteht weder im Nachweis genetischer Verwandtschaft noch in der Rekonstruktion einer Proto-Sprache, sondern darin, die Bedingungen für Sprachwechsel oder Sprachentlehnung zu analysieren. Der Aufsatz geht aus von einer sprachlichen Untersuchung der Aka (südliche Z.A.R., Bantusprache C 10) und der Baka (Ost-Kamerun, Ubangisprache der Gbandili-Sere Gruppe) und fragt nach den sozialen Voraussetzungen des sprachlichen Zustandes. Derzeit leben die Jäger- und Sammlergesellschaften der Pygmäen und die Ackerbaugesellschaften der "Grands Noirs" nebeneinander, gekennzeichnet durch häufige aber nicht generelle Zweisprachigkeit und das Vorkommen einer Vielzahl von Kontaktsprachen. Keine der beiden Seiten hat derzeit die Absicht, zur selben Sprachgemeinschaft zu gehören, das System der "Symbiose" ist im Gegenteil auf einer betonten ethnischen Differenzierung gegründet.

Wir zeigen, daß der Erwerb einer neuen Sprache durch eine ganze Gesellschaft eine gewollte Zweisprachigkeit voraussetzt, die an täglichen, dauerhaften und effizienten Kontakt gebunden ist. Auch wenn wir den ökonomischen Kontext des Sprachwechsels (ohne rassische und kulturelle Fusion) nicht kennen, stellen wir anhand der oralen Traditionen die Hypothese auf, daß die "Grands Noirs" (Vorfahren der C 10-Gruppe wie auch der Gbandili-Sere) aus der Savanne kamen und den Pygmäen seit ihrem Eindringen in den Wald begegneten. Die beiden Gesellschaften assoziierten sich, die eine angezogen vom Metall und die andere vom Geschick der "professionellen" Waldbewohner, und die eine führte die andere durch das Waldbecken. Wir stellen die Hypothese eines sehr weit zurückliegenden Kontaktes auf, dem eine sehr lange Zeit gemeinsamen Lebens mit nur langsamer Migration folgte, wonach es zur Trennung kam. Danach setzten die "Grands Noirs" ihre Migrationen bis zu ihren heutigen Wohnsitzen fort, während die Pygmäen sich über ein großes Terrain verstreuten und schließlich Kontakt zu neuen Ethnien, den jetzigen Dorfbewohnern, fanden. Mit ihnen richteten sie die Wirtschaftsformen ein, die wir heute von ihnen kennen.

#### SUMMARY

Contrary to common opinion, the Pygmies of the western Congo basin do not speak the same language as their agricultural neighbours but a language of the same family. Their present economy based on a system of barter which, according to oral traditions, is of recent origin does not explain the linguistic situation. The problem of "Pygmy languages" is not to find a genetic relationship nor to reconstruct a proto-language but to analyze the conditions for language borrowing. The paper starts with examining the linguistic situation of the Aka (southern C.A.R., Bantu language C 10) and of the Baka (east Camerun, Ubangian language of the Gbandili-Sere group) in order to consider the social implications of that situation. At present, the hunting and gathering Pygmies and the agriculturalist "Grands Noirs" are juxtaposed, with frequent but not general bilingualism and with a great diversity of other languages in contact. There is at present no intention, from one side or another, to belong to the same linguistic community and, on the contrary, the system of "symbiosis" is based upon a very clear ethnic differentiation.

The paper shows that the acquisition of a new language by an entire society presupposes a voluntary bilingualism which is linked to daily, durable and efficient contacts. Although the economic context for the linguistic borrowing without fusion of races and cultures is unknown, the authors postulate from the oral traditions that the "Grands Noirs" (ancestors of C 10 on the one hand and of the Gbandili-Sere on the other) came from the savannah and encountered the Pygmies since they began to penetrate the forest. These two societies, one attracted by metal, the other by the skills of "professional" forest people, associated, one guiding the other across the forest basin. The authors propose the hypothesis of original contact between the two societies at a very remote period, followed by a long time of communal life with slow migration and ending in a separation. After that the "Grands Noirs" continued their migration, up to their present locations, whereas the Pygmies dispersed over vast territories and finally entered into contacts with other groups, i.e. the present villagers. With them they established the type of economy for which they are known today.